

Biblioteka
UMK
Toruń

410293

202
35

QUELQUES CRIS
D'AMOUR ET DE DOULEUR

SUR

L'ÉTAT ACTUEL DE LA FRANCE

RECUEILLIS PAR

EDMOND ROZYCKI

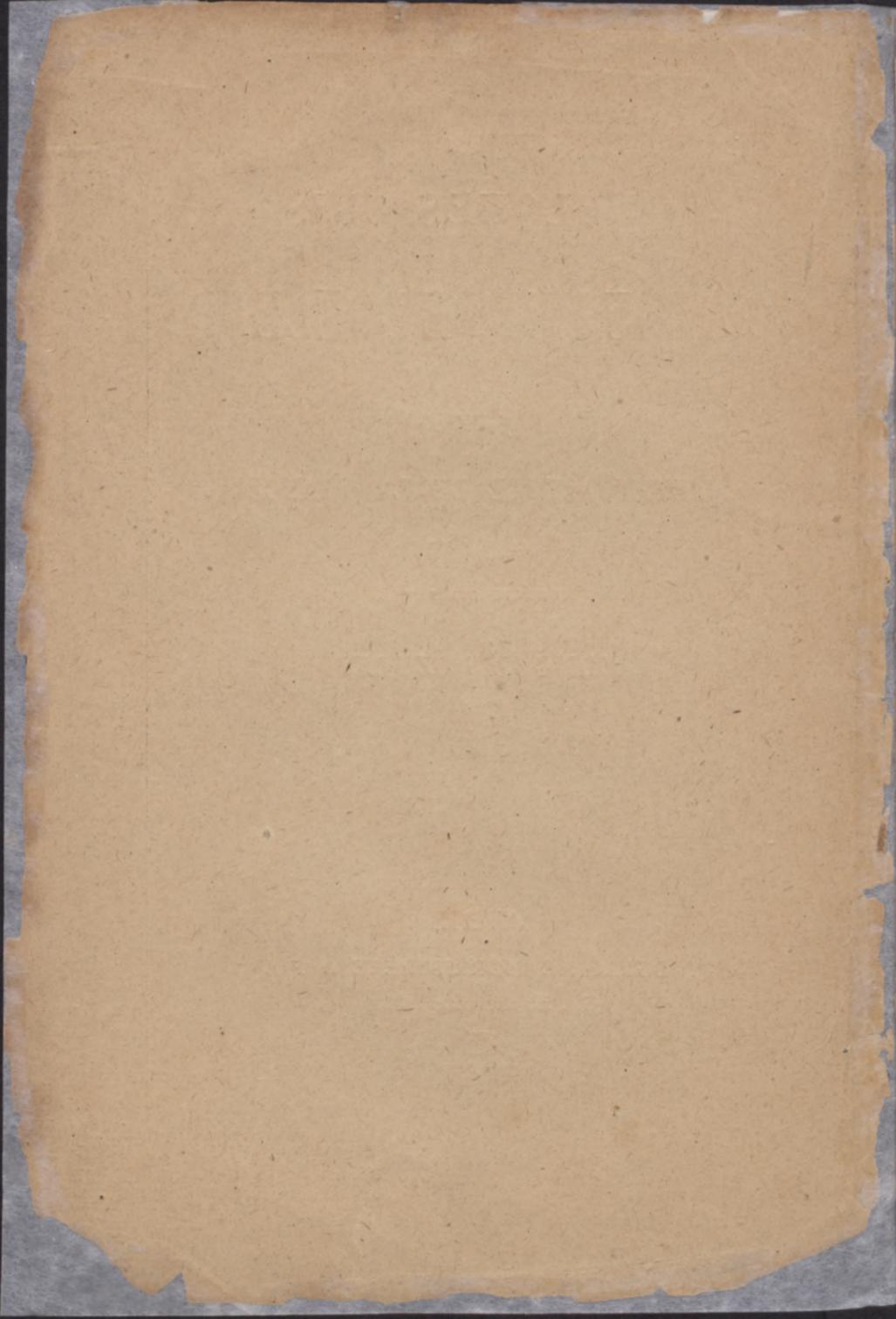


PARIS

TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE & FILS

64, RUE AMELOT, 64

—
1871



QUELQUES CRIS
D'AMOUR ET DE DOULEUR

SUR

L'ÉTAT ACTUEL DE LA FRANCE

RECUEILLIS PAR

EDMOND ROZYCKI



PARIS
TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE & FILS

64, RUE AMELOT, 64

—
1871

1025 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.



410293

D 1100/69

AVANT-PROPOS

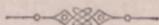
Exilé polonais, je crois faire une chose utile aux Français, que j'aime comme mes frères, en publiant ce recueil de quelques cris d'amour et de douleur qui se sont fait entendre pendant la crise que traverse actuellement la France, et qui, sortant en apparence de sources différentes au fond, viennent d'une même source, d'un même souffle de l'esprit chrétien qui seul peut nous sauver. Je regrette de ne pouvoir me procurer en ce moment d'autres pièces sem-

blables, et d'être obligé de me borner au petit nombre de celles que j'ai sous la main ; j'espère néanmoins que, quelque restreint qu'en soit le nombre, elles seront une consolation et une aide pour ceux qui nourrissent dans leur âme l'amour du bien et le désir de travailler à son triomphe.

QUELQUES CRIS

D'AMOUR ET DE DOULEUR

Sur l'état actuel de la France.



PAROLES DU GÉNÉRAL TROCHU

Publiées par *le Siècle*.

Le lendemain de la déclaration de guerre par le ministère Ollivier, le général Trochu disait à un officier de ses amis, ancien camarade de promotion : « J'ai » passé la nuit à écrire mon testament, pour le cas où » je devrais laisser mes os dans cette aventure. Ce n'est » pas que mon héritage soit difficile à répartir, car » pour toute fortune au monde, je possède uniquement » *cent francs de rente annuelle*. Mais j'ai voulu im- » poser à celle qui a été la digne compagne de ma » vie, et qui me connaît mieux que personne, le soin » de me rendre ce témoignage que toujours, à toute » heure, j'ai protesté de toute la force de mon indi- » gnation, contre la dégradation morale, la démora- » lisation imposées à notre chère et grande patrie. »

EXTRAITS D'UNE LETTRE INÉDITE

de J. M. à Ed. B., du 8 septembre 1870.

..... Les Prussiens sont puissants, car jusqu'ici Dieu les a pris comme instruments pour frapper l'esprit de l'enfer qui dirigeait Napoléon III, et ils ont été vainqueurs. Si la France se tournait sincèrement vers Dieu, s'appuyait sur Dieu seul, Dieu lui donnerait la force de vaincre les Prussiens, comme Il a donné à Jeanne d'Arc celle de chasser les Anglais; — mais la France a perdu la foi, elle n'a pas même la foi du païen Clovis à Tolbiac, elle a oublié qu'elle est née d'un acte de foi sur un champ de bataille.....; elle méconnaît Dieu, elle répugne à tout sacrifice, elle est sans base, sans soutien et sans force : telle est sa triste position en face du danger qui la presse!.....

..... Malheureuse France!..... elle proclame la République, et elle n'a pas de républicains, elle ne sait même pas ce que c'est qu'être républicain. — On fait appel aux souvenirs de 1792; mais on ne refait pas le passé avec les éléments du présent. Le peuple qui s'est levé alors, avait souffert pendant des siècles, avait gémi dans le fond de son âme, sous l'oppression des rois, des courtisans, des nobles; il ne pactisait pas avec leurs vices et leurs désordres, il ne les partageait pas, car il en était tenu à l'écart par les privilégiés; — le peuple d'aujourd'hui a pactisé avec le mal de l'empire, il l'a sanctionné par ses votes, il y a participé par ses mœurs, par l'oubli de tous les principes; il a bu,

tant qu'il a pu, le poison de toutes les jouissances; il a ri du mal, il s'en est moqué, quand il n'a pu en profiter, mais il n'en a pas eu la haine, il ne l'a pas combattu; il s'est laissé, à plaisir, corrompre et énerver...

..... Si la France n'a pas complètement perdu le bon sens, elle doit sentir qu'elle n'est pas sortie du borbier, parce qu'il y a un reptile immonde de moins; que ce borbier existe et qu'elle y est encore; il faut qu'elle en ait le dégoût, l'horreur, qu'elle sente que Dieu seul peut l'en tirer si elle arrache du fond de ses entrailles un profond gémissement de douleur et de pénitence, un cri vers la Miséricorde de Dieu.....

**AFFICHE IMPRIMÉE ET PLACARDÉE A BREST,
LE 15 OCTOBRE 1870.**

VIVE LA RÉPUBLIQUE !

Avis au passant.

Ami passant, tu cherches des nouvelles..... hélas ! ne te fais pas d'illusions ! Elles sont encore, à peu près, aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a quinze jours : l'Étranger se promène sur notre sol. Les flots de l'invasion se succèdent sans fin, s'engouffrant sur notre territoire qu'elle écrase de réquisitions, de ruines et d'incendies..... La population en butte à la rage de l'ennemi, réduite à la famine et à la misère, est insultée, volée, maltraitée ignoblement et fusillée.....

Ni la femme, ni l'enfant, ni le vieillard ne sont à l'abri de ces calamités. Mille maux sont tombés sur nous ou nous menacent, car nous avons été livrés sans forces à nos plus cruels ennemis. . . . Ah! pourquoi en est-il ainsi?... Veux-tu le savoir?... Je te le dirai, moi qui ne suis pas un cagot... Eh bien! « *C'est que la France a été l'insensée qui dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu! . . .* » Et c'est pourquoi Dieu a permis qu'elle fût vingt ans la proie des intrigants et des faiseurs qui l'ont abaissée, dégradée moralement et conduite à l'abîme... Passant, qui que tu sois! . . . oh! pleure, pleurons sur cet oubli de Dieu! . . . Tout à l'heure, seul chez toi, ou dans l'église, qu'importe? mais du fond de ton cœur, en voyant les ruines de la Patrie, toutes les existences menacées... ah! pousse un gémissement vers Dieu, *seul Maître infailible et souverain!* . . . Gémis sur l'oubli que tu as fait de son nom, sur l'assurance, l'orgueil et l'égoïsme où tu as vécu. . . . Reconnais que ni la force matérielle ni l'intelligence ne sont d'aucun secours sans l'aide d'en-haut! Cette aide, mérite-la par la douleur portée dans ton âme devant Dieu, sur ton mal et sur celui de la France.

Dieu nous regarde; revêtons-nous de sa présence; revêtons-nous d'amour pour tous, d'abnégation, de dévouement, d'oubli de nous-mêmes; portons la vraie croix du devoir et de la charité; élevons nos cœurs! . . . Et alors travaillons au salut de la patrie! . . . Guillaume et ses armées seront bientôt balayés!

EXTRAITS DE DIVERS JOURNAUX.

(*Courrier de Lyon*, du 31 octobre 1870.)

..... Je dois vous le dire, je suis de ceux qui croient que la religion, la justice, la vérité mieux observées en France, feraient plus pour notre salut que toute notre armée et toute notre diplomatie. Voilà ce que, selon moi, l'on devrait proclamer et répéter sur tous les tons, en public et en particulier; car ce n'est pas en vain que l'on enfreint les lois éternelles qui font le bonheur des nations, et, s'il y a une sollicitude patriotique à signaler à ses concitoyens des dangers matériels, il n'y en a pas moins à signaler, à ceux qui ne les aperçoivent pas, les causes secrètes et profondes de tous les malheurs.

UN DE VOS LECTEURS.

(*Moniteur universel*, du 1^{er} novembre 1870, imprimé à Tours.)

Un appel religieux.

Parmi les lettres fort nombreuses qui nous sont arrivées dans ces derniers jours, nous en avons remarqué une, dictée par un sentiment touchant et vraiment élevé. Elle contient un appel à la prière en ces

temps d'épreuve. Nous la publions sans autre commentaire, de peur d'affaiblir par nos réflexions ce que notre correspondant a si bien exprimé avec son effusion sincère.

P. D.

Tours, jeudi 20 octobre 1870.

Monsieur le Rédacteur,

Dans les jours douloureux que nous traversons, chacun se fait un devoir de contribuer, suivant la mesure de ses moyens, au salut de la patrie en danger. C'est dans ce but que les colonnes de votre journal reproduisent souvent les systèmes et les plans que plusieurs personnes proposent pour améliorer l'état naturel des choses.

Loin de critiquer ce que j'ai lu en ce genre, je loue au contraire, ceux qui l'ont écrit et celui qui l'a publié; mais une chose me frappe tristement dans tout ce qui s'imprime aujourd'hui : je ne puis comprendre qu'au milieu des mots d'amour de la patrie, de sainte liberté, de bien public, et de tous ces beaux et nobles noms, si souvent prodigués en ce moment, on oublie le plus grand de tous, et pourquoi celui de *Dieu* semble rayé de notre langue française, lorsque chaque bouche devrait le prononcer avec confiance et respect. C'est donc pour parler de Dieu bien haut, que je demande asile aujourd'hui à votre journal.

..... Je voudrais essayer de faire partager à quelques-uns les impressions que j'ai ressenties dimanche dernier en lisant dans l'office de ce jour les paroles suivantes :

*« Je suis le salut de mon peuple, a dit le Seigneur,
» et quelle que soit son affliction, je l'exaucerai s'il
» m'invoque. »*

Il faut convenir que le hasard, suivant les uns, ou la Providence, suivant les autres, ne pouvait faire tomber plus à propos ces lignes, sous les yeux de ceux qui les ont lues. Mais pourquoi le nombre en aura-t-il été si restreint? Pourquoi les Français n'ont-ils pas tous le bonheur de croire en Dieu? Ah! si notre pays n'avait pas oublié la religion, compagne de ses anciennes victoires, dimanche, en entendant ces paroles, tout homme se serait mis à genoux. Il aurait fait monter vers Dieu cette prière qu'il réclame pour sauver son peuple : car son peuple, c'est nous, c'est le peuple chrétien, et surtout la nation française qu'il a si longtemps protégée et comblée de ses faveurs. S'il paraît nous abandonner aujourd'hui, c'est que nous ne savons plus le prier de nous bénir, c'est que nous avons méconnu toutes ses grâces, abusé de tous ses dons, et comme un père qui punit ses enfants pour les rendre meilleurs, Dieu nous frappe, tout en étant prêt à cesser le châtement quand nous saurons lui demander grâce et pardon.

Sachons donc entendre cette voix paternelle qui dit :
« Je serai votre salut, quelle que soit la mesure de
» votre affliction. » La mesure de notre affliction, c'est d'être sans mesure, car jamais le soleil de France n'éclaira des jours plus douloureux ; jamais notre sol ne fut ébranlé aussi fortement par le pied des vain-

queurs; jamais toutes les voix ne furent plus unanimes à s'écrier : « Où est notre salut? » Eh bien, la réponse à cette demande anxieuse, c'est Dieu lui-même qui nous l'a faite, en nous disant que notre salut est en lui *si nous l'invoquons*.

Ah! prions donc, Français, prions tous. Que celui qui n'a pas oublié la prière l'enseigne à celui qui ne la sait plus; que ceux qui ont le bonheur de connaître Dieu en parlent à ceux qui l'ignorent ou qui ne s'en souviennent plus; qu'ils leur disent qu'en lui seul est la véritable égalité, la véritable fraternité, et surtout la vraie liberté; qu'ils leur disent, avec le plus grand orateur de notre siècle, que « tout peuple est un vaisseau qui a ses ancres dans le ciel, » et que la nation qui ne sait plus prier est à la veille de ne plus savoir vaincre.

Ouvrez l'histoire, et voyez si les annales de tout grand peuple ne vous parlent pas de sa religion, de ses autels et de son culte. Voyez si les Grecs et les Romains ne priaient pas leurs divinités de la Concorde, de la Paix ou de la Guerre. Eh bien, est-ce parce que nous adorons en esprit et en vérité le Dieu que leurs philosophes et leurs sages n'avaient entrevu que sous des voiles, que nous devons le méconnaître ou le méconnaître?

Les chrétiens, eux aussi, lorsqu'ils étaient dignes de ce nom, n'ont-ils pas eu des gloires bien plus grandes que nos malheurs actuels? Quand l'empire romain donnait au monde le spectacle de sa décadence, dissimulée par ses fêtes, quand son luxe cachait ses honteuses misères, et que son armée éternée par les plaisirs ne savait plus obéir, quand ses généraux affaiblis dans les délices de Rome ne pouvaient plus

porter les armes de leurs pères; à qui l'empire avait-il recours pour retarder sa chute et soutenir encore la gloire du nom romain? Il appelait à son aide les légions chrétiennes, et c'était dans leurs rangs qu'il trouvait encore des chefs sachant commander et des soldats sachant obéir. . . .

O vous tous, appelés, dans ces jours douloureux, au difficile honneur de commander aux autres, faites-les prier. Si en mettant un fusil dans chaque main on pouvait mettre une prière dans chaque âme, si tous ces cœurs vaillants qui vont se présenter aux balles ennemies voulaient en même temps se tourner vers Dieu; si les braves enfants de notre pauvre patrie cherchaient à retrouver la foi de leurs pères; si enfin toute la France savait encore se prosterner sur notre vieille terre chrétienne, l'ennemi ne la souillerait pas longtemps, soyez-en sûrs, et nous verrions bientôt l'accomplissement de cette parole prophétique et consolante qui m'a poussé à écrire ces lignes : « *Quelle que soit l'affliction de mon peuple, je l'exaucerai s'il m'invoque.* »

Recevez, etc.

UN DE VOS LECTEURS.

(*Moniteur universel* du 13 novembre 1870, imprimé à Tours)

Sursùm corda.

Les colonnes du *Moniteur* sont ouvertes à toutes les pensées qui ont le caractère de la sincérité et de l'élé-

vation. C'est à ce titre que nous donnons place dans notre journal aux paragraphes les plus importants d'une lettre que nous regrettons de ne pouvoir publier tout entière. Oui, il est certain que les grandes choses ne sont jamais accomplies que par un sentiment vif et profond du devoir, par l'élan d'une conviction absolue, par une foi, pour dire le mot dans sa laconique et forte vérité, car ce n'est pas avancer une chose nouvelle que de dire que la France, au début de cette guerre, avait perdu même les souvenirs de toute croyance, et que le respect même était mort en elle. L'excès de la prospérité l'avait comme affolée en même temps qu'amollie. Mais cette prospérité exubérante a disparu, et saignante et meurtrie des coups les plus terribles, la France tirera de ses malheurs la force même de les réparer. Il y a des catastrophes qui assainissent et fortifient les nations, comme le métal sort plus pur et plus solide de la fournaise où il a été pétri.

Voici la lettre de notre correspondant.

AMÉDÉE ACHARD.

Monsieur le Directeur,

Dans la dernière session du Corps législatif, un député qui porte avec honneur un nom respecté, disait à plusieurs de ses collègues réclamant l'enrôlement du clergé régulier et séculier : « Pendant que les uns » servent la Patrie en combattant, laissez-en d'autres

» la servir en priant. » Les événements se sont chargés de nous démontrer cette vérité, en donnant à ces paroles un sens plus large, une portée plus grande. Les coups qui se succèdent à de rares intervalles depuis trois mois, nous ont prouvé qu'à certaines heures critiques de la destinée des nations, alors que la main de Dieu s'appesantit sur un peuple entier, la prière d'un petit nombre ne suffit plus, mais que pour désarmer sa justice irritée, il faut la levée en masse, ou pour parler plus juste, l'élévation en masse des cœurs vers le Ciel.

C'est une vérité élémentaire et malheureusement trop méconnue, que si Dieu laisse souvent impuni sur cette terre le crime des individus, parce qu'il a l'éternité devant lui, il n'agit point de même à l'égard du crime social. Les nations n'ayant qu'une existence temporaire, subissent tôt ou tard le châtement de leurs fautes ; c'est là surtout que s'applique le dicton populaire : « Dieu ne paie pas tous les samedis, mais il ne » fait jamais banqueroute. » Est-il besoin d'une religion très-élevée pour voir qu'à l'heure présente la France paye une dette terrible à la justice divine ? Les hommes qui ont préparé, déclaré et conduit cette guerre se sont mis sur les yeux un bandeau qui dénotait la démence la plus inouïe, s'il ne laissait voir cet aveuglement fatal issu de la colère de Dieu.

Tenez, monsieur le directeur, laissez-moi vous dire toute ma pensée sur ce point : en dépit des désastres précédents, j'ai vécu d'illusions jusqu'à la reddition de Metz, et maintes fois il m'est arrivé d'accuser de nos revers l'incapacité des chefs et l'indiscipline des soldats ; mais maintenant que tout nous échappe, je cesse d'incriminer les hommes, et je trouve ailleurs la

cause réelle de nos désastres ; je n'ai plus d'illusions, mais j'ai de grandes espérances. Oui, j'espère que la France humiliée se souviendra de son Dieu, et que Dieu la relèvera de l'opprobre ; je crois fermement qu'alors la grandeur de nos infortunes sera la mesure de notre triomphe.

Et ici qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée ; en parlant de la nécessité d'un retour vers Dieu, je ne me fais point le prédicateur d'un quiétisme béat et imbécile consistant à s'enfermer dans les églises, en attendant qu'il plaise à Dieu de nous délivrer de nos ennemis. Non, le christianisme n'est point la religion de la lâcheté ou de l'inertie en face du danger ; il enseigne bien haut que si Dieu nous promet sa protection, il exige notre concours dans l'ordre moral comme dans l'ordre naturel. Déployez donc une activité prodigieuse, mais élevez votre cœur vers le Ciel, et, au lieu de vous réfugier dans la stérile imbécillité du blasphème, priez Dieu de bénir vos efforts.

A vrai dire, en m'entendant parler d'une punition infligée à la France, on pourrait être tenté de faire cette objection banale, déjà éclosée dans bien des cerveaux : « Nous valons bien des Prussiens hérétiques, et il est difficile de concilier la justice de Dieu avec le triomphe insolent du petit-fils des prêtres sur gages de Brandebourg. »

Comment ne voit-on pas que la Prusse n'est qu'un instrument dont Dieu se sert pour punir son peuple de prédilection ? mais l'heure de la justice sonnera aussi pour cette nation insolente : le Capitole est voisin de la Roche Tarpéienne.

Et ici c'est à vous que je m'adresse, officiers et soldats, derniers remparts de la patrie en péril : reje-

tez loin de vous ces blasphèmes qui déshonorent la conscience, non moins que la langue française; allez puiser aux sources de la foi le mépris du danger et l'obéissance à vos supérieurs. Pour être moins bruyant, le patriotisme excité par la religion ne laisse pas d'être plus sérieux et plus énergique. Écoutez ici le conseil qui vous est donné, non par un moine ou une religieuse, mais par le président du Gouvernement, le général Trochu, dans son livre intitulé : *L'armée française en 1867*.... « Il faut aux soldats un plus noble excitant. Il leur faut le haut sentiment des grands devoirs et du sacrifice. C'est alors que dans leur fermeté ils marchent fermement et dignement à la mort. Et parmi eux, ceux-là seulement ont la sérénité qui croient à une autre vie. »

EM. BRIAND.

(L'Océan, à Brest, du 4 janvier 1871.)

..... Le précurseur de l'Apôtre de la gentilité, le divin Platon, avait dit : « *Allons où Dieu nous mène.* »

Le Dieu *inconnu*, qui s'est révélé au monde depuis l'ère de la Rédemption, oublié, abandonné des rois et des chefs des nations, dans ces bas siècles, a réapparu de nouveau avec tout l'appareil du mont Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs. Les hommes ne gouvernent plus rien. C'est *Lui* seul qui parle et qui gouverne.

Les peuples, oui les peuples seuls aussi *reconnais-*



sent sa puissance, et ne demandent qu'à se soumettre à ses volontés souveraines « sur la terre comme au ciel. »

Hommes de parti, qui que vous soyez, si vous refusez de comprendre cette parole :

« *Allons où Dieu nous mène,* »
vos conseils sont vains et absolument faux....

V. A. WAILLE.

(Le Mot d'ordre du 25 février 1871.)

Les Théâtres après le siège.

Ceux de nos concitoyens qui pratiquent encore le culte de la patrie, qui ont souci de sa dignité profondément blessée, devaient penser que la dure leçon qui nous est infligée porterait des fruits immédiats.

La France a vieilli d'un demi-siècle en cinq mois ; l'expérience lui est venue avec la réflexion, et notre premier soin doit être de proscrire dans l'avenir tout ce qui, de près ou de loin, directement ou non, a contribué à notre démoralisation ; l'heure est venue pour la modestie, la vie simple et correcte, pour les austérités utiles ; indiquons dès aujourd'hui la ferme volonté d'une régénération vigoureuse et prochaine, brisons avec les légèretés, les inepties du passé, forçons l'Europe à l'admiration et nos ennemis à l'estime.

Voilà ce que pensaient les bons esprits.

Au lieu de cela, que voyons-nous ? Les mêmes mal-

propriétés dans nos rues, les mêmes turpitudes sur tous les murs.

Les gigantesques chignons des drôlesses sorties de terre comme par enchantement s'allongent à la file sur les boulevards ; les mêmes vestons courts et vides, les mêmes cols cassés emboîtent le pas, et tout cela grouille comme au beau temps des bastringues en plein vent ; les uniformes se chamarront à neuf et les broderies remontent jusqu'aux épaules, jamais on n'a tant vendu de faux galons et de faux cheveux.

Les théâtres rouvrent de toutes parts, et de toutes parts on court au spectacle, et quel spectacle !!! Il semble que cet horrible siège soit un simple cauchemar qu'il faut en hâte oublier. Le fil doré de la vie parisienne se renoue précisément à la place où il fut brisé, et le petit *train train* des joyeusetés du passé recommence comme si le deuil ne devrait pas être sur tous les habits, comme si la honte n'était pas dans tous les cœurs.

En vérité, c'est à se demander si le mot « pudeur » est encore un mot français.

Pour ne parler que des théâtres, qui de nous n'a lu avec une stupéfaction profonde certaines affiches qui émaillent les colonnettes et les carrefours ? Il semble que ces placards soient antérieurs au 8 mai, point ; ils sont postérieurs au 28 janvier.

Hélas ! cela n'est que trop vrai, tandis qu'aux portes de Paris, nos inoffensifs gabelous sont remplacés par des vedettes allemandes, tandis qu'à Versailles on discute aigrement, pour savoir si notre ruine sera partielle ou complète, tandis que les canons de nos forts, retournés contre nous, s'approvisionnent sournoisement, pour le cas d'une explosion possible de l'indignation populaire, les mêmes turlupinades atrophian-

tes, approuvées et primées par l'empire, attirent le public et font recette!

Pendant ces quinze dernières années, le théâtre fut un dissolvant plutôt qu'un élément d'instruction, il a donc pour devoir strict de reprendre au plus vite la place qui lui est assignée parmi les bons moyens d'éducation pratique.

Le théâtre est le livre des désœuvrés qui ne veulent pas lire, et aussi des déshérités qui ne savent pas lire. Il peut surexciter le sentiment national, enseigner au peuple ses devoirs et ses droits; il peut conduire au bien les nonchalants et les oisifs; il doit surtout apprendre l'histoire à quelques-uns et la morale à tous. Jamais sa mission n'a été plus sainte et mieux définie.

Mais, pour ce but, il faut aux théâtres des hommes aux doctrines larges et saines; il faut des écrivains honnêtes, érudits, convaincus, austères; il lui faut des apôtres du bien et du beau, et non pas de ces courtisans du mauvais goût, ces prêtres de l'argot, ces chanteurs essoufflés de toutes les gamineries, ces griffonneurs fourbus qui se mettent à cinq pour accoucher d'une rengaine vulgaire.

Verrons-nous jamais ce règne tant souhaité du théâtre instructif et moral, je ne sais; mais, ce dont je suis certain, c'est que nous allons assister à l'interminable défilé des *pièces-venues*. Le sujet de cette année sera évidemment *le Siège de Paris*, la plaie d'hier, le désastre de demain. Nous entendrons le rondu de la famine; nous verrons le seigneur *Obus* et son père, le major *Krupp*, éventrant les hommes, dispersant au hasard les membres des enfants et des femmes, et provoquant ainsi des *éclats*... de rire. Il faudra se tor-

dré aux tribulations des mères de famille faisant la queue aux portes des boucheries et des boulangeries, et rapportant de là, à défaut de pain blanc, des germes de maladie ou de mort. Ces pièces, nous les verrons affichées, soyez-en sûrs : les commandes sont faites ; je pourrais nommer les auteurs qui signeront ces sinistres facéties.

Après tout, pourquoi demander à des hommes plus qu'il ne leur est possible de faire ? La France, peut-être, n'a pas plus d'écrivains dramatiques vraiment dignes de ce nom qu'elle n'a eu de généraux à la hauteur de leur missions.

GEORGE RICHARD.

AUX MILITAIRES FRANÇAIS INTERNÉS EN SUISSE.

Mes chers compatriotes !

Français de naissance et de cœur, demeurant à Zurich depuis quelques années, c'est avec anxiété et l'âme déchirée que j'ai suivi les terribles événements qui ne cessent de frapper notre malheureuse patrie. Ne pouvant, à cause de mon âge avancé, prendre les armes pour sa défense, j'aurais voulu lui offrir du moins quelques fruits de ma longue expérience ; mais, au milieu du tumulte des combats, comment ma faible voix aurait-elle pu se faire entendre ?... Tandis que, dans mon âme, je souffrais de ne pouvoir servir mon pays

au moins par une parole sincère et dévouée, j'apprends que toute une armée des braves mais malheureux défenseurs de la France est entrée en Suisse, et que sur cette terre libre, elle va trouver une généreuse hospitalité et un soulagement à ses souffrances. Permettez-moi donc, mes frères, mes chers compatriotes, de vous saluer sur le sol de la Suisse, de vous exprimer mon amour fraternel par quelques paroles de consolation et d'espoir, et de remplir par là un impérieux devoir de conscience.

Au milieu des malheurs de la France et des dangers qui la menacent encore, le plus grand de tous, c'est celui des illusions; le premier et le plus pressant besoin, c'est de voir la vérité telle qu'elle est en réalité.

La pire des illusions consiste à n'attribuer ce qui est arrivé et ce qui pourrait arriver encore qu'aux hommes et aux circonstances extérieures, et à ne pas y voir la main de Dieu, sans la volonté ou la permission de qui rien n'arrive dans le monde. Il faut reconnaître que les malheurs inouïs qui frappent la France sont la punition de Dieu et l'expiation du passé, que les ennemis de la France ne sont que des instruments de cette punition, et que l'empire et son régime corrompateur, l'invasion étrangère et l'impuissance où nous sommes de la repousser n'en sont que des conséquences; il faut reconnaître de plus ce dont Dieu nous punit, et ce qui peut amener la fin de la punition.

La cause radicale du mal en France, c'est l'oubli complet de Dieu; nulle part plus qu'en France, le sentiment, la notion même de Dieu n'est effacée ou pervertie. A côté de l'impiété déclarée, qui repousse Dieu et

toute religion, et qui, au nom de la liberté et de la civilisation, entraîne à la licence, à l'anarchie, à la dissolution de tout ordre social; à côté de cette impiété, règne la fausse piété qui, se couvrant du formalisme religieux et dénaturant l'esprit du christianisme, arrête le progrès véritable, et au nom de la religion et de l'ordre, appuie le despotisme clérical et politique. — De cette racine empoisonnée sont sorties toutes les branches du mal : l'égoïsme, la recherche exclusive du bien-être matériel, l'amour effréné des jouissances, le mépris de tout devoir, et finalement la démoralisation qui, en abaissant les caractères et les consciences, a gangrené tous les membres du corps social. A part quelques âmes d'élite, dans lesquelles une étincelle du vrai christianisme a commencé à renaître au milieu des souffrances, âmes isolées et sans appui, voilà ce qu'est devenue la Nation très-chrétienne, la Nation appelée par la volonté de Dieu à marcher en tête de toutes les autres dans la voie du progrès véritable! . . .

Ce mal qui dévore la France, tous sans exception, — reconnaissons-le, — nous en portons en nous-mêmes une partie plus ou moins grande; cet ennemi intérieur, le plus dangereux de tous, qui a tant contribué aux succès de l'ennemi extérieur, restera en France, même après la paix. C'est contre ce mal, source de tous les maux, qu'il faut résolûment ouvrir la campagne, l'âme de chaque Français doit être le champ de bataille, et celui qui, franchement, sans se ménager, y combattra ce mal, et aidera ses frères dans ce même combat, celui-là aura bien mérité de Dieu et de la patrie. C'est par ce combat que la France se purifiera, et que s'approchera la fin de l'expiation; et l'arme pour ce combat, c'est la piété vraie et active, c'est-à-dire l'esprit tourné vers

Dieu, l'amour de tout bien, de toute vérité, l'horreur de tout mal, de tout ce qui est faux, et le sacrifice pour défendre partout le bien et combattre le mal.

Dieu veut que la France cesse de s'appuyer sur les hommes et d'idolâtrer les hommes; Dieu veut être reconnu comme le seul Maître souverain et infailible; Dieu veut que son règne vienne, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Sous cette souveraineté suprême, immuable et éternelle, se constituera la France régénérée, où régneront en réalité, quelle que soit la forme du gouvernement, la liberté, l'égalité et la fraternité, et alors la France marchera dans la voie de sa grande et glorieuse mission!

Les limites de cette lettre ne me permettent pas d'entrer dans plus de détails; mais ayant consacré de longues années à préparer les moyens de servir ma patrie, j'ose espérer que ceux d'entre vous, mes chers compatriotes, qui s'uniront aux vérités exposées dans cette lettre, me trouveront toujours prêt à travailler avec eux pour le bonheur de la France.

Votre dévoué compatriote et serviteur,

J. MALVESIN.

Zurich (Seefeld-Riesbach, 179 zum Feldhof), le 8 février 1871.

QUELQUES EXTRAITS D'ENTRETIENS SUR
LA FRANCE.

(Notes inédites de J. Malvesin).

.... En France, il y a de *faux dévots*, adorateurs et esclaves des prêtres et de tout ce qui vient d'eux, sans distinction; il y a des *impies*, qui, à cause du mal qu'ils voient parmi les prêtres et leurs partisans, repoussent Dieu et toute religion; il y a enfin des *indifférents*; mais de vrais adorateurs de Dieu, seul Maître souverain et infailible, des hommes en qui une foi pure et ardente soit unie à une vie privée et publique vraiment chrétienne, en un mot, de *vrais chrétiens*, on n'en voit point aujourd'hui au sein de la grande Nation, dite très-chrétienne, fille aînée de l'Église de Jésus-Christ....

.... La religion de Jésus-Christ a presque disparu en France; il n'en est resté que le nom et les formes; son essence, le vrai sentiment chrétien, a fait place à la fausse dévotion, au pharisaïsme des temps modernes, à cette impiété cachée sous les dehors de la piété....

.... L'esprit de l'Évangile est méconnu et repoussé; les plus saintes paroles de Jésus-Christ sont interprétées dans un esprit opposé à ces paroles et d'une manière qui répugne tant au sentiment de l'âme qu'au simple bon sens; on a banni du christianisme tout ce qui peut toucher le cœur, émouvoir et élever l'âme; on en a fait une science aride et stérile, accompagnée de pratiques minutieuses; et, ayant ainsi faussé, dénaturé

la religion de Jésus-Christ, on s'en sert comme d'un moyen pour dominer les consciences. Ce mal a grandement contribué à détourner la France et le monde de Jésus-Christ, à rendre odieuse sa sainte religion, et finalement à attirer la punition de Dieu qui frappe aujourd'hui la France et le monde entier !...

..... Mais le mal de la fausse dévotion peut-il justifier celui de l'impiété déclarée, non moins répandu en France?..... Parce que nous voyons quelqu'un se servir du manteau du bien et de la vérité pour couvrir le mal et le mensonge, est-ce une raison pour que nous devenions ennemis du bien et de la vérité?.... Qui oserait soutenir une pareille absurdité?..... Et pourtant c'est ce que l'on fait en alléguant le mal des faux dévots comme un motif pour repousser Dieu et combattre la religion....

..... D'ailleurs, la fausse dévotion et l'impiété déclarée, tout en se combattant l'une l'autre, ne sont, pour ainsi dire, que deux agents du même mal : la fausse dévotion appuie le despotisme, dont les excès provoquent les violences révolutionnaires; l'impiété engendre la licence et l'anarchie, qui provoquent la réaction et le retour au despotisme..... Il n'y a que la vraie religion qui engendre et féconde la vraie liberté, aussi incompatible avec la fausse dévotion, qu'avec l'impiété !....

..... Que d'impies, qui font de belles phrases sur le dévouement et sur la liberté, mais qui, dans leurs cœurs et dans leurs actions, ne sont que des hommes de jouissance, des sybarites, des aristocrates, des despotes !.... Que d'apôtres du faux libéralisme, qui, de même que les apôtres de la fausse dévotion, entraînent

où ils veulent ceux qui se laissent séduire par leurs sophismes !.... Que d'apôtres de l'impiété, libéraux avant d'être arrivés au pouvoir, qui deviennent des tyrans lorsqu'ils y sont parvenus !....

..... L'homme qui nie Dieu, qui ne croit ni au ciel, ni à l'enfer, ni à l'immortalité de l'âme....., qui ne croit qu'à ce qui est accessible à ses sens et à son intelligence, si limitée et si faible, qui, par conséquent, n'a aucun motif supérieur d'être vertueux, de se dévouer au bien, de vaincre le mal, par là d'ennoblir, d'élever son âme, son être moral, un tel homme est une bien triste créature !... il est au-dessous de l'animal. L'animal, lui, n'enfreint pas les lois de la nature ; il obéit aux instincts, aux sentiments proportionnés à sa nature, que Dieu a mis en lui ; et peut-on en dire autant des hommes qui, à force d'étouffer en eux tout sentiment religieux, n'entendent plus la voix de Dieu dans leur conscience et n'ont d'autre tendance que l'assouvissement de leurs passions !....

..... La troisième plaie qui ronge la France, c'est l'indifférence, cette mort de l'esprit qui, se renfermant dans le cercle étroit des intérêts égoïstes, ne s'émeut de rien et ne se dévoue pour rien en dehors de ce cercle.....

..... Cette indifférence, cette mort de l'esprit est un grand péché devant Dieu, qui a dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toutes tes forces..... Que n'êtes-vous ou froid ou chaud ? mais parce que vous êtes tiède, je suis près de vous vomir de ma bouche.... »

Cette indifférence, cette mort de l'esprit est aussi un grand péché devant la patrie, parce qu'elle est le plus contraire à la nature de l'esprit français dont

le caractère essentiel est le *feu sacré*. Et aujourd'hui ce feu est ou remplacé par les feux impurs de la fausse dévotion et de l'impiété, ou éteint par l'indifférence, la mort de l'esprit !.....

..... En résumé :

La France est tombée parce que les Français, ayant souillé ou perdu le feu sacré, ont cessé d'être chrétiens et Français ;

Cette chute morale de la nation a amené, comme punition de Dieu, sa chute matérielle ;

La seule arme pour vaincre le mal de la France, pour relever la nation de sa chute morale et mériter ainsi que Dieu la relève de sa chute matérielle, c'est le feu sacré, « c'est la piété vraie et active, c'est-à-dire » l'esprit tourné vers Dieu, l'amour de tout bien, de » toute vérité, l'horreur de tout mal, de tout ce qui » est faux, et le sacrifice pour défendre partout le bien » et combattre le mal.....»

C'est en m'unissant vivement aux sentiments et aux vérités exprimés dans tout ce qui précède que j'ai fait placarder, le 24 mars 1871, à Paris, l'affiche suivante :

FRANÇAIS!

Nous avons perdu des milliers d'hommes, notre gloire, nos biens, une partie de la France, et nous sommes en voie de la perdre tout entière...

Nous avons perdu plus que tout cela, car le sort de notre patrie, ses malheurs inouïs ne déchirant pas nos cœurs, ne nous arrachant pas des larmes de douleur, montrent que nous avons perdu tout sentiment humain.

Oui, nous l'avons perdu, parce que nous avons renié la source de tout sentiment grand et généreux, nous avons renié Dieu !... nous sommes devenus des impies : impies dans l'Église, impies dans la vie publique, impies dans la vie privée ; impies comme prêtres et faux dévots, comme magistrats et citoyens, comme gouvernants et gouvernés. Nous nous sommes créé un Dieu à nous : l'or et le plaisir.

L'égoïsme et le matérialisme, cette gangrène affreuse, rongeaient nos âmes, et, si nous avions pu continuer à vivre ainsi, nous serions descendus au-dessous de la brute.

Mais Dieu nous a arrêtés ; il a permis qu'un fléau terrible tombât sur nous afin de nous guérir de notre

màladie; Il nous punit pour nos pèchés et Il nous appelle à nous régénérer.

Peuple Français!... peuple jadis très-chrétien, ne trouveras-tu pas dans ton àme un mouvement d'horreur sur ton état!... toute étincelle du feu sacré serait-elle éteinte en toi?... Rallume donc cette étincelle!... tombe à genoux devant le Seigneur des Seigneurs!... du fond de ton àme, pousse vers Lui un cri désespéré et pénitent; Lui seul peut te sauver, et sa miséricorde est infinie!

Polonais, fils d'une nation pénitente, j'apporte à la France, ma seconde patrie, comme dette de ma reconnaissance, ces quelques paroles qui viennent de mon profond amour pour elle.

EDMOND ROZYCKI.

Avenue Saint-Mandé, 70.

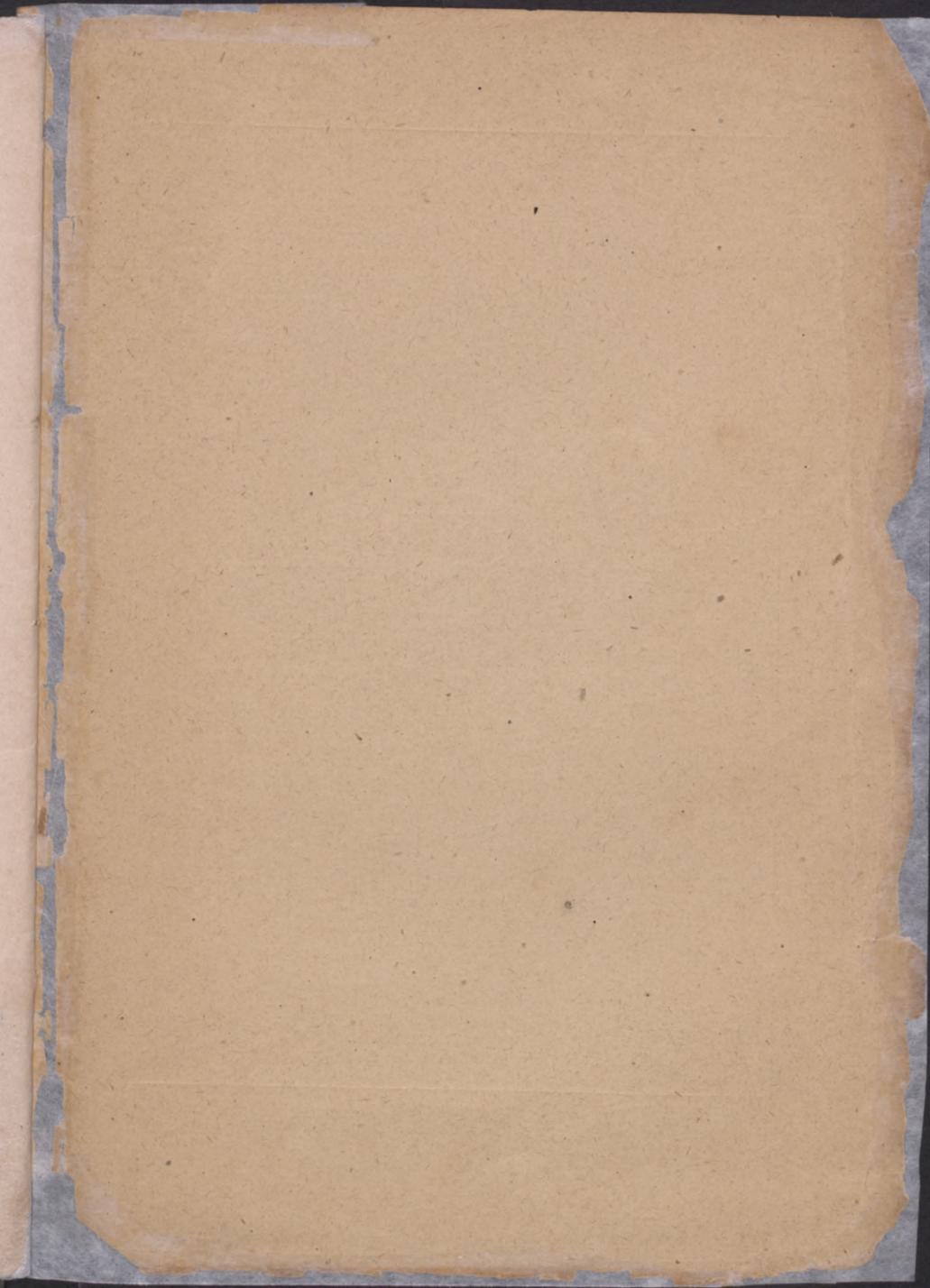
24 mars 1871.

TABLE

	Pages.
Avant-propos..	2
Paroles du général Trochu..	5
Extraits d'une lettre inédite du 8 septembre 1870..	6
Affiche imprimée et placardée à Brest, le 15 octobre..	7
<i>Extraits de divers journaux</i> : (Courrier de Lyon)..	9
(Moniteur universel.) Un Appel religieux..	9
(Idem). Sursùm corda..	13
(L'Océan, à Brest.)..	17
(Le Mot d'ordre.) Les Théâtres après le siège..	18
Aux Militaires français internés en Suisse.	21
Quelques extraits d'entretiens sur la France..	25
Affiche placardée à Paris, le 24 mars 1871.	29



TABLE



410293

1025 Paris. — Imprimerie Morris Pere et Fils, rue Amelot, 64
